Les pratiques de communication à Moulins pendant la Grande Guerre : l'exemple du *Journal d'un entrepreneur*

Communication Practices in Moulins during the Great War: The Example of an Entrepreneur's Journal

Agnès Bernard et Sylvie Vilatte

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9830>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9830

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 233-260

ISBN : 9782814302600

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Agnès Bernard et Sylvie Vilatte, « Les pratiques de communication à Moulins pendant la Grande Guerre : l'exemple du *Journal d'un entrepreneur* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9830> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9830

> NOTES DE RECHERCHE

AGNÈS BERNARD

Communication et solidarité

Université Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand

F-63000

agnes.bernard@univ-bpclermont.fr

SYLVIE VILATTE

Société d'émulation du Bourbonnais

LES PRATIQUES DE COMMUNICATION À MOULINS PENDANT LA GRANDE GUERRE : L'EXEMPLE DU *JOURNAL* D'UN ENTREPRENEUR

Résumé. — Cette étude s'inscrit dans le contexte de la commémoration du centenaire de la Grande Guerre et fournit une grille de lecture sur l'évolution des pratiques de communication et du lien social dans le département de l'Allier, participant ainsi à la construction d'une mémoire locale. Cette rédaction s'intercale entre les moments d'activité professionnelle ou privée de l'auteur. L'investigation du document repose sur une approche compréhensive et trouve sa justification dans l'absence de précédents. Il s'agit d'un objet de recherche ressortissant habituellement à la littérature, mais qui mérite d'être analysé par les sciences de l'information et de la communication.

Mots clés. — Grande Guerre, pratiques de communication, lien social, mémoire.

Cette étude s'inscrit dans le contexte de la commémoration du centenaire de la Grande Guerre et prend pour objet un *journal*, c'est-à-dire une pratique d'écriture individuelle. Elle fournit une grille de lecture sur l'évolution des pratiques de communication et du lien social dans le département de l'Allier, participant ainsi à la construction d'une mémoire locale. Cette rédaction s'intercale entre les moments d'activité professionnelle ou privée de l'auteur.

Au moment où la guerre éclate, Jean Sèque (1862-1930) a 52 ans. Il est marié, père d'une jeune fille. Il exploite lui-même sa petite propriété rurale de Coulandon et dirige également une prospère et moderne entreprise de vidange rue de Lyon, jouxtant sa belle et grande maison qui existe toujours. Autodidacte, comme c'est fréquent à l'époque, il est membre de la Société d'émulation du Bourbonnais, société savante créée en 1845 et déclarée d'utilité publique en 1925. Bibliophile averti, il a constitué une magnifique collection de livres, brochures et autres documents historiques sur le Bourbonnais. Dès que la situation internationale devient très tendue, il décide, le 25 juillet 1914, de tenir un *journal*, sans se douter de la durée de l'entreprise et de l'avenir de sa rédaction. Il cesse d'écrire le 31 juillet 1919, estimant qu'il avait rempli l'obligation qu'il s'était imposé. Légué par son gendre en 1970 à la Société d'émulation du Bourbonnais, son texte est édité depuis 2009-2011. Il se présente originellement de la manière suivante : un classeur en carton, de couleur très foncée, orné sur la tranche dorsale d'une étiquette pourpre cernée d'une bordure or et portant en lettres dorées l'inscription : « MON JOURNAL 25 juillet 1914-31 juillet 1919 ». La première page des nombreux feuillets manuscrits disposés dans le classeur commence donc le 25 juillet. Rien de la part de l'auteur pour justifier son entreprise.

Le *Journal* de Jean Sèque révèle les mutations induites par le conflit dans l'évolution des pratiques de communication et du lien social. La principale est bien le passage de l'oral à l'écrit, avec des supports variés : son journal, les lettres venues du front, un fragment de carnet de guerre. Corrélativement, cette rédaction renseigne aussi sur les divers aspects du lien social établi dans le chef-lieu d'un département de 20 000 habitants en 1914.

Cette contribution recense ces bouleversements : d'abord en précisant la méthode de recherche utilisée, puis en insistant sur les relations familiales et sociétales, ensuite en marquant l'importance capitale prise par l'écrit dans les relations entre le soldat du front et les siens, enfin en examinant son éclipse lors de la permission ou de la captivité.

Une approche originale

Un regard transdisciplinaire

Nous avons procédé par emboîtement : l'étude du genre littéraire, outil de communication interpersonnelle, et la mise en abyme de cette dernière dans le quotidien du diariste. Il a donc fallu tenter de comprendre le statut du journal

dans la création du lien social. Il s'agit d'un objet de recherche ressortissant habituellement à la littérature, mais qui mérite d'être analysé par les sciences de l'information et de la communication.

Notre méthode de compréhension du texte emprunte également à l'histoire :

« Raconter la guerre. L'histoire est née de cette exigence, du besoin de comprendre en retraçant les causes, en reconstituant les faits, en cherchant les conséquences, en justifiant parfois ces événements si extraordinaires : l'homme tuant l'homme. L'écrit puis le papier (premiers médias ?) ont permis aux mémoires de conserver la litanie des "exploits" et des hontes guerrières » (Veyrat-Masson, 2005 : 5-9).

En effet, le *Journal* de Jean Sèque contribue à l'élaboration d'une mémoire collective de la guerre par les Moulinois grâce à sa mise en valeur du lien social. La composante chronologique est majeure dans cette démarche, au gré des événements dont il se fait l'écho.

La guerre commence au début du mois d'août 1914. Sa déclaration est portée à la connaissance de la population française par un avis affiché dans tout le pays. À Moulins, la Poste placarde : « Le premier jour de la mobilisation est demain dimanche 2 août à partir de minuit » (Sèque, 2009 : 43). Les contemporains imaginent que la guerre sera courte. Le nombre des nations belligérantes est fonction du double système d'alliance en opposition dès le début : d'un côté la France, le Royaume-Uni (Grande-Bretagne et Irlande) et la Russie, proches de la Serbie ; de l'autre, les deux empires allemand et autrichien (ce dernier étant directement touché par l'attentat serbe de Sarajevo). La population française est donc avertie par un texte officiel.

Cette guerre intervient dans un pays où l'alphabétisation de la totalité de la population est relativement récente, progressant avec les lois scolaires du XIX^e siècle et surtout avec l'institution par Jules Ferry d'un enseignement primaire public impliquant l'obligation, la gratuité et la laïcité (1880-1881). Cependant, les villages conservent encore l'habitude de diffuser les nouvelles les plus importantes par le biais d'un crieur public muni d'un tambour dont le roulement invite les paysans et les villageois à ouïr l'annonce proférée d'une voix tonitruante.

En sa qualité de diariste, Jean Sèque est confronté, ainsi que ses contemporains, au « temps militaire ». Une fois dissipée l'illusion d'une guerre courte dès la fin de 1914, la durée des combats devient chaque année psychologiquement de plus en plus insupportable. En novembre 1918, au terme de quatre ans de conflit, le commandant en chef des Alliés, le maréchal Foch, préparait déjà la future campagne de 1919. C'est l'effondrement intérieur de l'Empire allemand qui conduisit ses chefs de guerre à demander l'armistice. Cette surprise explique la formidable explosion de joie le 11 novembre à Moulins, comme partout ailleurs en France. Le « temps militaire » est également difficile à gérer par le diariste et ses contemporains dans ses contrastes. D'une part, un front stabilisé par la guerre de tranchées, de la frontière suisse à la mer du Nord, situation perçue comme interminable du fait de l'enlisement des combats, et douloureuse en

raison des souffrances endurées par les poilus. D'autre part, le paroxysme de certains combats qui fait affluer les blessés à l'arrière, révélant l'horreur de la guerre, ainsi que son extension à des pays initialement non belligérants comme les États-Unis d'Amérique (2 avril 1917), à quoi il faut ajouter l'effondrement du « rouleau compresseur russe » (Sèque, *Journal*, II : 2 juin 1917) et la révolution qui met fin au tsarisme (16 mars 1917).

Néanmoins, l'aspect historique du *Journal* doit, dans la perspective qui est la nôtre, se combiner à la nécessité de déterminer des thèmes significatifs contenus dans les allusions à l'évolution des pratiques de communication et du lien social, dans un récit de plusieurs centaines de pages. Ont donc été relevés des exemples classés par thèmes : *famille* et *relations* dans la vie quotidienne, *passage de l'oral à l'écrit*, *éclipse de la communication écrite* en certaines circonstances.

Cette démarche s'appuie sur une analyse de contenu, en sorte de déterminer les composantes du lien social à un moment donné (la Grande Guerre), dans un lieu précis (Moulins). L'analyse qualitative¹ du texte met en évidence quatre catégories de thèmes, répondant aux quatre composantes du lien social, telles que proposées par Serge Paugam (2009) :

- un lien de *filiation* qui dépend de la fonction de socialisation de l'ensemble de la famille ;
- un lien de *participation élective* qui relève de la socialisation extrafamiliale au cours de laquelle l'individu entre en contact avec d'autres individus qu'il apprend à connaître dans le cadre de groupes divers et d'institutions² ;
- un lien de *citoyenneté* grâce auquel « la nation reconnaît à ses membres des droits et des devoirs et en fait des citoyens à part entière » (*ibid.* : 75) ;
- un lien de participation *organique* caractérisé par l'exercice d'une fonction déterminée dans l'organisation du travail. Ce lien se tisse à l'école et perdure dans le monde du travail.

L'investigation du document repose sur une approche compréhensive et trouve sa justification dans l'absence de précédents. Des extraits du *Journal* de Jean Sèque conforteront ce qui est désormais avéré : science historique et sciences de l'information et de la communication peuvent cohabiter harmonieusement.

¹ Inspirée des travaux de L. Bardin (1980), l'analyse du contenu procède d'une opération de découpage des textes en unités, suivie d'une classification par regroupements analogiques. Parmi les différentes possibilités de catégorisation, l'analyse thématique est efficace, dès lors qu'on a affaire à un discours direct et simple comme les entretiens. L'analyse du contenu du journal révèle que la composante « filiation du lien social » comprend 45 % des citations textuelles ; le thème de la composante « participation élective », 35 % ; le thème de la composante « participation organique » revient souvent dans le texte à 10 %, la composante citoyenne à 10 %.

² « Les lieux de cette socialisation sont nombreux : le voisinage, les bandes, les groupes d'amis, les communautés locales, les institutions religieuses, sportives, culturelles » (Paugam, 2009 : 75).

Essai de définition du *Journal* de Jean Sèque

Avant 1914, la dernière guerre ayant eu lieu sur le territoire métropolitain est celle de 1870. Elle avait déjà suscité des « carnets » chez certains combattants de l'Allier relatant leur participation aux événements militaires. Deux exemples parmi bien d'autres : les *Mémoires* rédigés par Jacques Bouculat, à son intention et à celle de ses proches, sur le siège de Strasbourg, ville qu'il avait défendu en août 1870 contre les Prussiens, et les écrits de Jean Clémenson, un paysan-mineur de la région de Montluçon, consignait ses souvenirs (Bouculat, 1946 ; Busseron, 1989).

Fort de ces expériences et de celles inédites actuellement, mais qui demeurent encore dans des archives familiales, expériences orales connues dans le département après 1870, Jean Sèque décide d'entamer un « journal » décrivant ce qu'il connaît de l'immédiat avant-guerre, de la guerre et de l'après-guerre. Il n'est pas le seul. De très nombreux journaux intimes, édités de manière anthume ou posthume, relatifs à la Grande Guerre, ont été publiés : les carnets de poilus – on pense aux *Carnets de guerre* du tonnelier Barthas (Barthas, 1978) ou aux carnets de l'aspirant Laby, médecin militaire dans les tranchées (Laby, 2003) –, les témoignages de la vie quotidienne des civils, les textes intimes de grands (ou futurs grands) écrivains.

Nombreux sont aussi les travaux consacrés à l'autobiographie et au journal personnel en tant que genre littéraire. Dès lors, on peut s'interroger : le *Journal* de Jean Sèque est-il un *journal intime* ? Michel Braud (2006 : 9) en propose la définition suivante : « C'est l'évocation journalière ou intermittente d'événements extérieurs, d'actions, de réflexions ou de sentiments personnels et souvent intimes, donnés comme réels et présentant une trame de l'existence du diariste ». Dans le cas d'espèce, le diariste Jean Sèque s'intéresse d'abord aux retombées du conflit non seulement sur lui-même, les siens, et la population moulinoise, mais encore, quoique moins souvent, sur la vie de son département.

Pour Philippe Lejeune (2006 : 176), « tenir un journal est devenu pour un individu une manière possible de vivre ou d'accompagner un moment de sa vie ». Tel est encore le cas de Jean Sèque : la guerre lui a dicté cette impérieuse nécessité. En effet, il est le premier à pratiquer l'écriture au sein d'une lignée – tous analphabètes – de métayers, de fermiers, et, s'agissant de ses parents, de petits propriétaires à Certilly, commune de Coulandon, dans le bocage bourbonnais (Sèque, 2009 : 7-15), au nord-ouest du département (sur la rive gauche de l'Allier).

Son *Journal* a été publié à titre posthume. De fait, l'auteur-narrateur-personnage a destiné son carnet à un cercle restreint, familial, avec lequel il participe à l'élaboration d'une mémoire collective. L'absence de descendance chez sa fille unique a certes limité la diffusion du *Journal*, mais la liberté de ton de l'auteur, très critique envers les politiques, les autorités civiles ou militaires, a probablement également joué en sa défaveur. Cependant, le gendre du diariste, en faisant don, au moment de sa retraite en 1970, de ce texte à une société savante moulinoise, ouvrait la possibilité d'une diffusion plus large.

Ce *Journal* semble donc revêtir à l'origine une fonction d'archivage – d'« *hypomnemata* », de support de mémoire artificielle (Hénaff, 2011), puisqu'il était censé rester inconnu du grand public, comme le fut longtemps, par exemple, le célèbre cahier de Guillaume Apollinaire (1991), déposé à la Bibliothèque nationale de France et réservé aux chercheurs, jusqu'à très récemment.

Ce texte est plus proche des « Mémoires », écrits dans un temps restreint, avec valeur de catharsis – dans l'expression des rapports de l'auteur à l'altérité – que d'une autobiographie où l'objet du discours est l'individu lui-même. En effet, dans le cas présent, l'auteur est un *témoin*. L'objet du discours renvoie à l'histoire des groupes sociaux et historiques auquel il appartient (Lejeune, 1971 : 15).

Nolwen Hénaff (2012 : 2) a mis en évidence les composantes du journal intime, en établissant une sorte de typologie du genre : « Construction d'une identité narrative, fixation du temps, libération du moi, introspection, outil de contrôle, de soutien, méthode d'organisation de la pensée, plaisir d'écrire. À l'évidence, les motivations de Jean Sèque répondent essentiellement à l'item « "fixation du temps" ». Ce journal alterne des récits relatés de manière assez sèche et des scènes riches en détails évocateurs. Détail important, l'auteur intègre les lettres de son neveu sur le front. Ces deux modes scripturaux à caractère conversationnel, "n'ont pas la même démarche communicationnelle, mais servent, à leur manière, d'illustration du dialogue" » (Lis, 2000 : 287), enrichissant ainsi notre étude sur le plan sociologique.

Il s'agira donc d'analyser le *Journal* de Jean Sèque en tant que témoignage du quotidien et les marqueurs d'une communication interpersonnelle du point de vue d'un récepteur qui n'est pas au front, de l'énonciateur. Le témoin écrit pour un destinataire, que le *Journal* soit édité ou non, dans l'intention de transmettre une vérité sur un événement historique : « Dans un journal, le diariste occupe la place centrale, les entrées s'interprètent par rapport à lui. Qu'il en soit le principal acteur ou le témoin distancié des faits qu'il relate, il est toujours celui par rapport à qui peuvent se comprendre les analyses » (Braud, 2006 : 15).

Même si « l'extériorisation communicationnelle » n'est pas le point fort d'un *journal* (Lis, 2000 : 294), celui de l'autodidacte Jean Sèque, bien qu'il soit assimilable à un monologue, devient un outil de communication – le lecteur virtuel devenant l'interlocuteur du diariste. Saisir les propos du texte conduit à comprendre les intentions de celui qui se donne comme *témoin* de l'histoire.

De fait, chef d'une entreprise de vidange desservant la population urbaine et honorant des contrats publics, Jean Sèque se déplace partout, recueille les propos, observe les foules, suit attentivement les mesures prises par les organismes d'État pour faire face à la guerre. De retour chez lui, il note par écrit, sur des cahiers divers par leur aspect, tout ce qu'il a vu et entendu : « Il y a un an aujourd'hui, le 25 juillet 1914, que j'ai commencé de griffonner ce gribouillage. Que de graves choses se sont passées pendant ces 12 mois ! J'espère bien que je n'aurai pas encore à faire ce barbouillage pendant la même durée ».

On saura gré à Philippe Lejeune (2006 : 176) de s'interroger : « De qui parle-t-on dans un journal ? De ses proches, de ses amours, de sa famille mais aussi de ses amis, de ses ennemis, de ses relations de travail, de ses rencontres... Pourquoi en parle-t-on ? Par curiosité humaine, certes, pour débrouiller l'expérience enrichissante qu'est le contact d'autrui, et affiner dans le temps ses observations. Mais aussi, bien souvent, pour régler des comptes, reprendre le dessus, s'opposer, se définir ! ». On trouve tout cela dans l'œuvre de Jean Sèque. Son *Journal* peut être dit *intime* à condition de tenir compte du fait qu'il ne s'agit aucunement d'une pure introspection, mais plutôt d'un témoignage personnel sur les relations interpersonnelles établies à un moment particulier de l'histoire du pays. Comment le déclenchement de la guerre a-t-il transformé le quotidien ordinaire d'une ville et de ses habitants ?

Famille et relations sociales

Les exemples qui suivent offrent le loisir de mesurer un premier degré de mutation dans l'évolution des pratiques de communication et du lien social. Les divers types d'échanges familiaux ou sociétaux à Moulins – paroles, fréquentations, ritualisées ou non, sur des lieux banals ou significatifs – qui, avant le début de la guerre, ne nécessitaient *aucune transcription écrite*, sont transformés par l'initiative de Jean Sèque en un *devoir mémoriel* : *consigner chaque jour sur un cahier tout ce qu'il peut percevoir de la vie*, comme si la menace guerrière donnait une valeur jusqu'alors insoupçonnée à ce vécu. On comprend dès lors le prix attaché par les Français de l'arrière à la communication avec les combattants au front, ce que nous envisagerons plus loin.

Du lien de filiation au lien de citoyenneté

Le lien social est constitué d'un lien de filiation qui dépend de la fonction de socialisation de l'ensemble de la famille (Paugam, 2009 : 75). *De facto*, les relations familiales de Jean Sèque sont bien circonscrites par le récit du *Journal* et montrent un degré de socialisation élevé de chacun de ses membres. *Transcrire par écrit* ces relations était déjà en soi une *mutation*, quand bien même la vie semblait s'écouler souvent de la même façon qu'avant le début de la guerre.

Jean Sèque est marié depuis le 10 septembre 1895, à l'âge de 32 ans, à une Montluçonnaise, Rosalie Coulhon, appelée Jeanne par sa famille. Du couple, une fille est née, Renée, le 11 juillet 1896 à Moulins. Jean Sèque tissera des liens très étroits avec la descendance de sa sœur Louise, décédée, mais qui a laissé des enfants de ses deux mariages. Le premier, Jean-Baptiste Louis Perret né le 11 juillet 1887 du premier lit, deviendra professeur d'agriculture dans la Nièvre, se mariera à Yvonne de Cusset et aura deux enfants : Pierre né en 1912 et Jeanne en 1914. En 1914, le petit Pierre réside chez son grand-père Pierre Coulhon (second

époux de la défunte) pour soulager la maman enceinte d'un troisième enfant. La seconde, Madeleine Louise Julie Coulhon, est née du second mari, Pierre Coulhon, le 20 janvier 1901.

Les membres de la famille résidant à Moulins se voient très souvent, se rendent visite ou se rencontrent en ville. Chaque début d'année est ritualisé par les vœux, car ces familles, catholiques de tradition familiale, ne pratiquent plus et les fêtes religieuses ne sont pas observées. Ainsi le 1^{er} janvier 1915, Jean Sèque, accompagné de sa famille, rend visite à ses beaux-parents, établis à Moulins, pour leur présenter ses vœux, puis à son beau-frère. Le rituel se répète chaque année. La guerre n'y changera rien.

Il est possible de relever plusieurs autres exemples de cette civilité étroite, et pas seulement formelle, qui lie entre eux les membres de la famille. Tout au long des quatre années de guerre, les familles Sèque et Coulhon se côtoient, s'invitent à des repas, se promènent de concert, en la ville comme à l'occasion de sorties campagnardes. Si des cousins arrivent à Moulins, un déjeuner réunit l'ensemble des membres de la famille, puis on se rend au centre-ville, et on visite le musée. La maladie de l'un d'entre eux suscite inquiétude et solidarité. On se rend au chevet du patient, on prend régulièrement de ses nouvelles.

Le 14 juillet 1915, pour la fête nationale, les deux fratries moulinoises se réunissent chez Jean Sèque pour discuter d'affaires familiales. La photographie en témoigne. Le 20 novembre 1915 : « La bonne de mon beau-frère est venue, cette après-midi, avec Pierrot, le fils de mon neveu, nous apporter sa photographie : il est superbe ce petit bonhomme en culotte ; comme son père sera heureux de le voir ainsi » ! À l'acmé de cette relation, le mariage d'une cousine de Jean Sèque à Treignat, village situé à l'ouest du département. Du 20 au 24 janvier 1918, toutes les branches de la famille se réunissent pour cette célébration, malgré les difficultés de circulation ferroviaire dues à la guerre.

Certaines pratiques culturelles ou commémoratives vont dans le même sens³. Il en va ainsi de la Toussaint, fête religieuse qui a éclipsé le jour des Défunts du 2 novembre dans la visite des tombes. Les Sèque, même s'ils ne pratiquent plus, se rendent sur les tombes de Coulandon et de Moulins chaque année que dure la guerre et, chaque fois à Moulins, au milieu d'une « foule énorme », se présente au cimetière de la rue de Paris. Le 1^{er} novembre 1917 : « Chacun, en ce jour, tient à rendre visite aux siens ». Le 1^{er} novembre 1918 accroît la cohésion de la famille en augmentant le nombre des participants. Le *Journal* signale aussi, dès novembre 1914, les bouquets à rubans tricolores déposés sur les tombes des soldats morts pour la patrie. La famille Sèque a la chance de n'avoir subi aucun deuil du fait de la guerre. Mais, pour beaucoup d'autres Moulinois, en raison d'un ou de plusieurs décès sur le front ou dans un hôpital, la douleur la plus vive s'exprime dans le respect des traditions de la Toussaint. Jean Sèque constate que, le 11 novembre 1918, quelques jours donc après la Toussaint, les familles endeuillées par la guerre ne pavoisent pas et ne participent pas publiquement à la joie collective.

³ Ces pratiques culturelles renforcent la cohésion sociale comme le montrent les sociologues D. Fleurbaey (2001 : 55) et D. Hervieu-Léger (1990 : 221).

De plus, au cœur de la ville, place d'Allier, le *monument élevé aux combattants du département tombés pendant la guerre de 1870* participe pareillement à l'évocation du lien familial : la France, la patrie, est assimilée à *une grande famille*. Le lien de citoyenneté se vit comme un lien familial. Le 19 août 1914, Jean Sèque note : « Au monument des combattants, place d'Allier, on a suspendu des couronnes en fleurs naturelles avec inscriptions aux quatre angles, on a mis des pots de fleurs avec les inscriptions suivantes : « Offrez des fleurs à nos enfants. Offrez des fleurs à nos pères. Offrez des fleurs à nos familles. Offrez des fleurs à la France ».

Régis Debray (1999 : 31) dit des monuments aux morts qu'ils sont un *monument-message* – comme « une marque publique destinée à transmettre la mémoire de quelques personnes illustres ou de quelques actions célèbres ». On peut légitimement ajouter qu'ils sont aussi destinés à renforcer la cohésion sociale. Dans l'espace circonscrit de ce lieu rituel, se retrouvent tous les groupes sociaux et se créent des affinités électives. La fréquentation des « lieux de mémoire » – retenons ce terme, même s'il semble souvent utilisé à tort et à travers depuis que Pierre Nora en a élargi le sens – resserre le lien social (*ibid.*). La pratique commémorative reflète la profondeur du traumatisme causé par la guerre sur les individus : « Ces monuments ont pour fonction interne de renforcer l'intégrité du groupe par la réactivation solennelle du souvenir de ses disparus » (Julien, 2009 : 230). Ces espaces funéraires – monuments, tombes, etc. – permettent de garder le souvenir et de comprendre le passé (Daguet-Gagey, 2009 : 222). Les démarches communes des familles nourrissent leur mémoire individuelle et collective conformément aux observations de Paul Ricœur (2003 : 56) pour lequel la mémoire change et vit dans l'échange.

Pour illustrer cette conception de la communauté civile envisagée comme une grande famille, il ne faut pas négliger certaines pratiques inaugurées par la guerre. D'une part, la visite aux blessés et malades qui affluent dans les hôpitaux permanents ou temporaires de la ville : la famille Sèque apporte, comme beaucoup d'autres, de la nourriture, des livres, des journaux aux hospitalisés. D'autre part, les innombrables quêtes, organisées par la Mairie, en faveur des très nombreuses victimes de la guerre : Renée Sèque participe régulièrement à cet effort de solidarité (la Société d'émulation du Bourbonnais a conservé tous les insignes officiels de Renée Sèque comme quêteuse désignée par la Mairie). Une autre initiative connaît un réel succès – les filleuls de guerre : Renée Sèque devient la marraine d'un soldat avec qui elle échange des lettres et à qui elle envoie des colis.

Lien social et participation élective

Au-delà du cercle familial *stricto sensu*, amis et relations comptent aussi beaucoup, dès lors que l'on tient pour acquis que les « pratiques de loisirs ne sont pas futiles, car leur substance, le lien social, et leur fonction première fournissent la réassurance de ce lien par la production de manifestations de cohésion groupales (Yonnet, 1999 : 290). Ainsi le dimanche à Moulins (comme partout ailleurs sans doute) consolide-t-il

les liens entre amis et relations plus ou moins proches, lors de la promenade de l'après-midi très suivie par les citadins. Si, en 1914, cette tradition est sensiblement altérée par les nouvelles provenant du front, l'année suivante est paradoxalement plus calme : les combats s'installent dans la durée en raison de la guerre de tranchées. Jean Sèque recense cette année beaucoup plus de promeneurs dans les rues. Il note pourtant que le dimanche 4 avril 1915, jour de Pâques, associe le calme d'une journée de promenade et la réalité de la guerre : « L'après-midi, beaucoup de monde sur les cours, avenue Nationale et aux abords de la gare. On remarque beaucoup de personnes étrangères à Moulins, venues chez des parents, ou des familles venues visiter des blessés. Quantité aussi de soldats provenant des divers dépôts des environs venus en permission. Il y en avait même de ceux partis il y a trois jours ».

À la fin de 1915 et au début de 1916, la construction d'un atelier de chargement d'obus apporte des évolutions dans la promenade dominicale. Constituée en groupes d'amis ou de relations, la foule moulinoise suit assidûment, chaque semaine, route de Lyon (en dehors du centre urbain), la progression des travaux, validant par sa présence l'effort de guerre fourni par l'arrière. En 1916, les activités de convivialité se traduisent par un regain d'achats ou de distractions collectives. Le dimanche 23 janvier, les « pâtisseries [...] regorgent d'acheteurs, ils sont obligés de faire double cuisson. Les marchands de fleurs font des affaires, non pas en or puisqu'il ne circule plus, mais florissantes. Les cinémas refusent du monde en matinée et en soirée ». Mais, dès le début de la très difficile année 1917, le besoin de proximité avec la famille et les connaissances est sensible. Le dimanche 7 janvier : « Nous sommes allés chez mon beau-frère, rue des Grèves ; au retour, la famille Chassignol nous a arrêtés, nous avons passé deux heures. M. et M^{me} Chérion s'y trouvaient aussi ».

Le même besoin de resserrer les rangs soude la communauté citadine, après la formidable explosion de l'atelier de chargement le samedi 2 février 1918 vers 21 heures. En masse, elle rend un hommage unanime aux victimes le 8 février. Le ministre du Travail et le maire sont présents aux cérémonies religieuses et civiles, au cimetière : « Toutes nos administrations sont représentées ainsi que nos sociétés militaires de vétérans et combattants avec bannières ». Cette vive émotion passée, les Moulinois et les habitants du département viennent voir, lors de leur promenade dominicale ou par déplacement ferroviaire spécial, les débris de l'atelier et commentent entre eux le désastre.

Lien de participation organique : relations de travail et échanges marchands

Les relations de travail de Jean Sèque sont nombreuses. On a vu qu'elles lui permettaient une riche moisson de renseignements sur la ville de Moulins pendant la Grande Guerre, en sorte de nourrir la rédaction de son *Journal*. Les évoquer serait sortir du cadre fixé pour cette étude, étant donné que la structure et le fonctionnement de son entreprise ne subissent pas de mutations.

Le marché et les foires sont tout autant fertiles en informations. En effet, aller au marché ou à la foire était indispensable pour subsister au jour le jour. De plus, l'arrière constituait un réservoir non seulement de nourriture pour le front, mais aussi de fourniture de matériel de guerre. Sans compter l'arrivée, en 1914, des réfugiés de Belgique, du Nord et de l'Est, puis en 1918 (mars-août) de Parisiens qu'il faut accueillir et entretenir. Malgré les difficultés de la guerre, les civils conservaient donc, autant que possible, « leur cercle de sociabilité et une certaine normalité, ce qui favorisait leur ancrage dans la vie quotidienne » (Lamizet, 200 : 190). D'ailleurs, Michel de Certeau (1974) a depuis longtemps élucidé le sens de ces pratiques comme essentielles à la construction de soi et à l'établissement des références communes « au monde ».

Durant toute la guerre, la fréquentation du marché couvert de la place d'Allier ou de la foire (sur les cours de Moulins) favorise le tissage étroit d'un lien social. On porte les habits correspondant à sa fonction ou à son statut : grand chapeau de feutre à large bord, biau (blouse paysanne) et sabots ou gros souliers pour les ruraux, coiffe, châle, robe longue et tablier, sabots pour les paysannes, les uns et les autres venant vendre les produits de la ferme. Les urbains se distinguent par des vêtements à la mode. Les cartes postales de l'époque en témoignent. On vend, on achète, on parle ensemble non seulement des affaires agricoles, artisanales ou industrielles locales, mais aussi du sujet devenu primordial pour tous : la guerre. Les jours de foire, les bestiaux sont présentés en nombre.

L'exemple de la foire montre combien la portée du contexte dans toute situation de communication est avérée. Tout signe verbal ou non verbal (ici les vêtements), transmis consciemment ou non, devient un élément de communication qui produit du sens dès lors qu'il est interprété par celui qui le reçoit dans le contexte de la foire. Nous pourrions explorer plus dans le détail le contexte social, en isolant certains de ses éléments constitutifs qui relèvent également des pratiques de communication non verbales. Par ailleurs, on peut évoquer la kinésique (gestuelle, signes, toucher), l'espace-temps, le rythme, le vêtement, le rituel langagier, les rôles tenus par les acteurs, les accessoires, la proxémie (gestion de l'espace). Des observations réalisées par nombre d'auteurs (DeVito, 2001 ; Mucchielli, 2005 ; Richmond, Mc Croskey, 2004).

De tout cela, Jean Sèque est un témoin précieux. Rationnel chef d'entreprise, il note en particulier dans tous ces lieux, le rôle de la rumeur dans la communication interpersonnelle. Un rôle souligné par Fabrice d'Almeida (2003 : 88) : « Dans la rumeur, la communication interpersonnelle renforce le phénomène de témoignages en chaîne ». Jean Sèque qualifie de « canards » ces rumeurs qu'il juge détestables : il en fustige la bêtise et l'inconséquence, par exemple les vendredis 14 août et 11 septembre 1914.

Dès la déclaration de guerre, le jour de marché, chaque vendredi, ou de foire est modifié. Par exemple le 4 septembre 1914 : « Aujourd'hui, foire à Moulins, mais quelle différence avec les foires de cette saison : très peu de marchandises et se vendant

à des prix au-dessous des cours précédents ». Au contraire, le 11 septembre, sur le marché couvert, la foule est énorme et les approvisionnements abondants, les prix sont élevés en raison de l'importance du nombre de réfugiés, sans susciter de réactions de désapprobation. Au fil de l'évolution de la guerre, le *Journal* se fait témoin des temps qui changent. Le 22 janvier 1915 est une matinée de marché normale, et pourtant la mobilisation des ruraux est sensible au marché aux grains de l'après-midi : « Le soir, sur la place, très peu de monde ; il en reste si peu en campagne qu'ils n'ont guère le temps de venir en ville sans affaires à traiter ».

Les années 1917 et 1918 sont celles des perturbations maximales : l'altération du lien social traditionnellement noué dans les marchés et les foires. Les prix des denrées alimentaires sont imposés pour éviter les hausses préjudiciables à la consommation urbaine. Le vendredi 2 février 1917 :

« Un arrêté du préfet, mis à la connaissance du public ce matin seulement, pour la taxation du lait, du beurre et des fromages, a été appliqué au marché de ce jour. Il y a eu un peu de bruit au marché couvert et la police municipale, doublée de la gendarmerie, à elles deux, ont eu beaucoup de peine à maintenir l'ordre et la taxation, surtout pour le beurre au prix de 2 f 40 le demi-kilo. Beaucoup de vendeuses cherchaient à s'esquiver en refusant de livrer leur marchandise ».

Le 16 février 1917 :

« Peu de vendeuses de denrées au marché aujourd'hui ; les gens de la campagne s'abstiennent, et il existe toujours quelques bousculades, et des personnes sans scrupule en profitent pour voler la marchandise des gens. Le beurre est très rare, et beaucoup de ménagères n'ont pu s'en procurer. La taxe est cause de cette pénurie. La police, augmentée de la gendarmerie, tâche d'aplanir les discussions, mais c'est très difficile ».

Puis, il faut en venir au rationnement, le 29 mars 1918 : « La distribution des cartes de pain se fait depuis ce matin et se fera encore demain à l'Hôtel de Ville et dans différentes écoles, suivant les lettres alphabétiques et les quartiers. Il commence à y avoir beaucoup de récriminations, les personnes âgées seront rudement obligées de se priver : on ne donne que 200 grammes pour celles au-dessus de 60 ans ».

Les ruraux subissent des réquisitions pour le front ; le 26 avril 1918 :

« On entend des plaintes et des récriminations contre la façon d'opérer et les moyens employés par la sous-intendance pour les réquisitions et, surtout, l'emploi d'individus d'une incapacité plus que notoire et se posant, dans nos campagnes, en hommes de la Première Révolution, semant un peu de terreur et de haine à travers nos campagnes. On est en train de faire une très mauvaise besogne en procédant de la sorte et il y a à craindre pour l'avenir ».

Les foires aux bestiaux sont dérégées : réquisitions du bétail, prix trop élevés, et moyens de transport ferroviaire pour les animaux perturbés par la priorité militaire. Le 6 septembre 1918 :

« On vient d'aviser par les journaux locaux d'hier soir et de ce matin qu'il n'y aura pas de wagons pour le transport des animaux. C'est bien temps de prévenir ; on ne peut se moquer plus crapuleusement des gens. On ne peut faire croire qu'il y a trois jours on ignorait que l'on ne pouvait disposer de wagons. La canaillerie s'en mêle. On ne peut réclamer autre chose de cette fameuse bande de gens galonnés, vieilles badernes, bêtes et crapules. Quand donc finira ce régime

militaire de l'arrière ? Donc beaucoup d'animaux à notre foire et beaucoup d'invendus en raison de la gêne des transports. Les marchands ont fait expédier leurs marchandises par les routes ; paraît-il qu'aux plus prochaines stations ils peuvent trouver des wagons !!! »

Le journal *Le Progrès de l'Allier* du 27 avril 1918, par la voix de son directeur Marcel Régnier – radical qui fait une carrière politique locale – se fait l'écho des difficultés d'approvisionnement en charbon, et développe une polémique contre l'ingénieur responsable.

Le *Journal* de Jean Sèque illustre l'ensemble des thèmes évoqués en cette deuxième partie : l'auteur a consigné par écrit aussi bien la *normalité* que les *mutations* de l'évolution des pratiques de communication et du lien social durant la période de guerre. Sans qu'aucune censure n'interfère : c'est l'intérêt objectif du *Journal* comme source d'information. Sur le plan national, à présent, une autre mutation se fait jour, avec l'explosion généralisée de l'écrit par le biais des lettres et des carnets de campagne.

Passage de l'oral à l'écrit : lettres et carnets de campagne

Le témoignage de Jean Sèque est conforme à ce que d'autres sources ont révélé : l'attente des familles de combattants et l'espoir de recevoir par la Poste des lettres de leurs proches.

Le courrier en temps de guerre

En 1831, le corps de la Poste aux Armées et celui du Trésor aux Armées sont réunis pour former le service de la Trésorerie et des Postes aux Armées qui fonctionnera jusqu'en 1921. Pendant la Première Guerre mondiale, le Bureau central militaire est chargé de recevoir toutes les correspondances pour les armées en campagne. La création des secteurs postaux (sp) simplifie le libellé des adresses et sauvegarde le secret des opérations. Le corps spécial de la Poste aux Armées est composé d'affectés spéciaux, recrutés dans les services de Poste, parmi les hommes soumis aux obligations militaires (Vilatte *in* : Sèque, 2009 : 25-26). La censure militaire recommande aux soldats de ne point donner le nom du lieu d'où ils écrivent et les dates lors des périodes de combat.

Les exemples tirés du *Journal* de Jean Sèque montrent clairement que, dans semblable circonstance, le maintien d'une vie familiale et relationnelle passe par le courrier. Son neveu, Louis Perret, mobilisé comme caporal fourrier, écrira tout au long de la guerre qu'il accomplira jusqu'à son terme : lettres pour Moulins à son beau-père qu'il considère comme son père, à sa demi-sœur et à son oncle, à ses amis ; lettres pour Cusset, à sa femme et à sa belle-famille. Lorsque Jean Sèque évoque les Delhomme,

il parle d'amis et il tient à avoir régulièrement des nouvelles de leur fils mobilisé. À Moulins, on se passe les lettres venant du front, on les recopie. L'écrit devient un substitut de la présence et contribue à resserrer le réseau familial et sociétal.

Dès le jeudi 6 août 1914, Jean Sèque reçoit par courrier ordinaire des nouvelles de ses parents de Gannat et de l'incorporation de leur fils ; le même jour, par son beau-frère, il est tenu au courant du sort de son neveu, « incorporé au 285^e de ligne, 21^e compagnie à Cosne-sur-Loire, Nièvre ». Mais le frère de sa femme, qui vit avec son épouse et ses enfants en Belgique, ne donne pas de nouvelles, ce qui l'inquiète beaucoup.

Au début de la guerre, les perturbations affectant le courrier touchent cruellement les familles et infligent à Jean Sèque une souffrance morale qu'il rapporte en accusant l'administration des Postes (civile ou militaire) ; le 26 septembre 1914 : « J'ai envoyé ce soir des cartes à M. Denier, lieutenant d'État-major au 321^e de ligne à Montluçon, à André Delhomme, caporal au 16^e de ligne, 4^e compagnie à Montbrison (Loire), à Robert Lutendu, soldat au 13^e de ligne, 3^e compagnie à Nevers, Nièvre. Arriveront-elles ces cartes ? J'en doute, car de tout ce qui touche un peu à la guerre, c'est la Poste qui va le plus mal ». Le 9 octobre :

« Nous n'avons aucune nouvelle de mon neveu Perret depuis le 16 septembre, bien d'autres familles sont dans notre cas. La famille Delhomme n'a aucune nouvelle non plus depuis à peu près la même époque. Avec des promesses d'amélioration dans le service des Postes, on espérait qu'au moins on aurait des chances d'un service plus régulier ; mais l'amélioration est dans le sens contraire, plus ça va et plus le service est mal fait. C'est peut-être par ordre et pour le bien de la patrie, car il n'est pas croyable qu'on ne puisse pas trouver le moyen d'améliorer ce service ».

Jean Sèque perçoit un mieux le 23 novembre : « Le service de la Poste a fait de grands progrès ». Les familles Sèque, Coulhon et Delhomme sont rassurées : leurs soldats sont en bonne santé et le moral est satisfaisant.

Les lettres du front et un exemple de carnet de campagne

Bien que le carnet de campagne ne soit pas exactement un journal, il accompagne les soldats dans leurs déplacements et constitue une « écriture de terrain ». Philippe Lejeune (2006 : 190) rend compte de cette expérience dont les exemples semblent banals du fait de leur nombre :

« Les soldats tenaient, d'abord par discipline, un carnet de route. Puis, ils écrivaient pour survivre, pour comprendre, pour garder la mémoire du vécu de la guerre, en cas de survie. La guerre finie, des milliers de carnets ont dû disparaître avec leurs auteurs. Mais certains soldats avaient conservé leurs pauvres carnets originaux pleins de boue, de sang et de fautes d'orthographe. Ils les mirent au propre pour la famille, en incorporant parfois le contenu des lettres. Ils en tiraient un récit recomposé, une version fluide, développée, digne d'être montrée. Certaines de ces chroniques ont été publiées assez vite. La plupart sont restés dans l'ombre des archives ».

Dans le *Journal* de Jean Sèque, un passage du carnet de campagne de Louis Perret est recopié par son oncle. Nous ignorons si le carnet existe toujours. En

revanche, ses lettres sont résumées ou retranscrites en totalité avec beaucoup plus de régularité, surtout en 1914 et 1915. Ensuite, leur contenu est simplement évoqué, avec une reprise des copies en 1918 pendant la captivité de Louis.

Les lettres

Dès le 12 août 1914, Jean Sèque reproduit le contenu d'une lettre dont il a pris connaissance chez un de ses compagnons : « Un ami d'André Delhomme écrivait à sa mère : Ne porte pas peine de moi, tout va bien, ma lettre est mal écrite, mais ce n'est pas que je tremble. Va ! Je n'ai pas peur, nous allons leur en faire voir ; je t'apporterai une tête de Prussien à mon retour » ! Le lendemain, une dame de son voisinage lui lit trois lettres de son fils qu'il résume : « Il part avec confiance vers la victoire et en pensant que l'avenir, après ce terrible choc, sera une longue période de paix et de prospérité ».

Le 3 septembre 1914, les trois lettres de Louis Perret qui parviennent à Jean Sèque circulent : d'abord chez Yvonne, l'épouse, demeurée à Cusset ; puis chez Pierre Coulhon, le beau-père, qui les remet à Jean Sèque, l'oncle de Louis. Lequel décrit son passage dans les Vosges, puis en Alsace, avec un ancien collègue. Le *Journal* résume : « Son grade de caporal fourrier lui procure quelques avantages, surtout pour le coucher : ils sont logés tous les deux dans un château, où ils sont soignés avec beaucoup d'attention ». Le 18 août (sans nom d'endroit), Louis écrit sur un chiffon de papier, son oncle récapitule : « Toujours bien soignés ; ils entendent le canon ; il réclame dans cette lettre la photographie de sa femme et celles de ses enfants ; toujours en bonne santé et moral parfait ».

Le jeudi 20 août, le *Journal* retranscrit la réalité de la guerre telle qu'elle est perçue par Louis : « À moins de cent mètres d'eux, se trouvaient des monticules recouvrant des cadavres, une odeur de charnier s'en dégage, le sol est jonché de cartouches et de débris ». Le 23 août, une missive du même prévient qu'ils ont reçu l'ordre de ne donner que de leurs nouvelles ; les lettres de sa femme ne lui parviennent plus ; il dit à celle-ci : « santé et moral excellent, sois sans inquiétude ». Le 24 septembre 1914, Jean Sèque se fait l'écho de son neveu dans le Haut-Rhin : « Il se plaint d'une chose : c'est de ne recevoir aucune nouvelle, de personne ».

Le 18 novembre, il reçoit une lettre de Louis et une autre d'un ami ; il approuve la censure : « Nous ne pouvons pas nous faire une idée ici de ce qui se passe au front, et, si on donne des ordres pour empêcher les soldats de divulguer le mauvais côté de leur vie, on a parfaitement raison, car si les familles connaissaient, non pas tous les détails, mais seulement quelques-uns des combats, ce serait par trop angoissant pour ceux qui attendent les leurs ».

Le 8 décembre, il recopie une lettre complète de son neveu, datée du 19 novembre, envoyée à sa femme, puis transmise par Pierre Coulhon, riche de renseignements sur sa vie au front ; le lien familial et social est rétabli.

Encadré 1. *Journal* de Jean Sèque, 8 décembre 1914 (copie manuscrite de la lettre de Louis Perret datée du 19 novembre 1914).

« Pour te rassurer sur mon sort, tu me demandes de te donner force détails sur mon genre de vie. Je veux bien, mais afin d'éviter que la censure ne fasse du feu de ma lettre, je te parlerai de tout en omettant volontairement le nom des villes et les dates. J'espère que, de cette manière, on ne trouvera pas plus à dire que pour les articles de journaux livrés au public. Mon rôle consiste à porter les ordres du commandant au capitaine de ma compagnie. C'est pour cette raison qu'avec les trois autres fourriers des autres compagnies, je vis auprès du commandant. Ce dernier, sauf pendant le combat, reste un peu en arrière de la première ligne de feu, vers les réserves. Nous avons creusé une tranchée profonde de deux mètres, bien recouverte de poutres, de paille et de terre ; à l'intérieur, de la paille permet de s'allonger. Mais... il fait humide et froid dans ce trou, aussi nous avons aménagé une pièce dans une maison voisine. Le toit n'existe que pour la forme et il est représenté par deux ou trois poutres et quelques tuiles, le reste a été descendu par un obus. Le plafond n'existe pas, seul un plancher nous protège. Ces maisons entièrement en brique et quelques fois en torchis (terre et paille) ne sont pas solides. Nous ne sommes même pas à l'abri d'un simple éclat d'obus et, à plus forte raison encore, bien moins à l'abri d'un obus. Nous le savons, mais, au premier obus allemand, nous filons dans notre tranchée qui est à environ 15 mètres. Là nous sommes un peu plus en sûreté. Les obus à shrapnels (balles) nous laissent indifférents, seules les marmites (obus à mélinite) peuvent nous déloger et encore faut-il qu'elles tombent juste sur la toiture, dans ce dernier cas on est frit. En temps normal, comme de ce temps-ci, quand on tient sur place, notre poste est enviable, mais, au combat, nous courrons dix fois plus de chance d'être tués que les autres, car nous naviguons sans cesse sous les balles et les obus.

Parlons maintenant d'autre chose. L'équipement est bon, l'habillement bien compris et chaud. Après avoir vu de quelle façon sont habillés les Anglais, les Hindous et les Boches, je suis certain que notre pioupiou [jeune soldat] n'a pas à se plaindre. La nourriture est saine et substantielle. Avec les trois autres fourriers de mon bataillon, nous faisons notre popote, je cuisine pour tout le monde, eux font la vaisselle, alimentent le feu, vont chercher l'eau, les légumes etc. De temps en temps, nous faisons une battue et ramenons des poules, voire même des cochons ou des veaux. Malheureusement, le stock errant s'épuise. Ces jours derniers, nous avons charnié du charbon d'une ferme voisine de chez nous. Notre mobilier est bien hétéroclite et se compose d'objets pris dans plus de dix maisons. De lits pas, nous couchons sur des matelas par terre. Le vin, on pouvait encore s'en procurer jusqu'à ces derniers jours à 1 f.50 la bouteille, grandeur bordelaise, le sucre fait défaut depuis longtemps, quant au chocolat, on en parle à titre de mémoire. Et pourtant, une grande ville, sous-préfecture, se trouve à 8 kms de nous, mais le ravitaillement se fait très mal, les civils commencent à être sevrés. Nous varions nos menus et surtout, chose que nous n'avions pas en Alsace, nous disposons de beaucoup de légumes variés.

Tu vois que je ne suis pas malheureux pour l'instant, je l'ai peut-être été, mais c'est passé. Seul le froid et... les marmites me réfrigèrent. Voici l'emploi de ma journée d'aujourd'hui (journée très calme) : réveil à 7 h 30 (il faut te dire qu'à six heures un soldat est venu nous apporter le jus), on s'étire et allume le feu jusqu'à huit heures. Rapport, nous copions les notes et allons les communiquer aux compagnies de première ligne, tout en fumant une cigarette, retour à la maison, préparation du déjeuner. Si nous ne sommes pas dérangés par les ordres à transmettre, nous déjeunons et y mettons le temps, une heure en moyenne, fumons une ou deux cigarettes en parlant du pays, des événements de la matinée ou de la nuit, copions les nouveaux ordres et retournons les porter, revenus, nous manillons [jouer au jeu de cartes : la manille], écrivons chez nous. La nuit arrivant, nous fermons les fenêtres sans vitres (remplacées par des jupons, [des] chemises cloués), mais barricadons avec des planches, allumons [la] chandelle et préparons [le] dîner, dînons, nous [nous]

occupons ensuite des ordres de relève, des corvées pour la nuit. Après, un de nous prépare le thé que nous prenons en fumant, enfin au lit (ou plutôt à la paillasse). Si Messieurs les Boches, comme aujourd'hui, sont dépourvus de munitions, nous dormons en paix, car le sifflement des obus et les explosions des marmites ne servent pas de chloroforme. Jusqu'ici j'ai pu laver, ou faire laver, mon linge, avant qu'il ne soit trop noir. Quant aux soins de propreté corporels, je ne les oublie pas. L'eau devient de moins en moins potable, car les cadavres d'animaux et [les] détritiques humains (cabinets multiples) la contamaine.

J'ai reçu ce matin quatre cartes de toi, datées des 8, 9, 11, 12. Paul Burlier m'a écrit, il va mieux, mais ses deux jambes, bien touchées, mettront longtemps pour reprendre leur mouvement normal. Son petit bébé perce, paraît-il, sa première dent.

La neige tombe depuis ce matin, et, diantre, il ne fait pas chaud. Les mitaines qu'on m'a envoyées de Moulins seraient excellentes, si elles ne renfermaient pas les doigts dans une seule poche. De cette façon, je ne puis ganter que la main gauche, car l'index de la main droite doit être libre pour appuyer sur la gâchette du fusil, pour faire partir le coup. Ce qu'il faudrait pour la main droite, ce serait un gant à cinq doigts ou comme ceci [un croquis reproduit un gant à trois doigts : les deux doigts essentiels pour le fusil – le pouce, l'index – et une poche pour le reste].

Vos lettres arrivent très bien, aussi suis-je gai et ai-je repris tout mon entrain et ma bonne humeur. J'ai dans ma compagnie plusieurs hommes de l'Allier, une dizaine, dont trois de Bresnay. Des bruits circulent avec persistance comme quoi notre division serait relevée par une division de troupes fraîches et nous irons nous reposer à l'arrière. Je n'y crois pas beaucoup, mais enfin je l'espère tout de même. Notre division a été citée à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite. Voici le texte : "a toujours été en première ligne et, malgré des pertes énormes et de violentes attaques, a gagné du terrain et n'en a jamais perdu." Allons ! En voilà assez pour aujourd'hui ! Surtout ne m'envoie plus de linge, mon armoire est comble et l'impériale [étage supérieur d'une voiture, d'un wagon etc., ici le dessus de l'armoire] est complet. À tous de bien gros baisers. Louis ».

Le carnet de campagne

Le 6 janvier 1915, après un mot en date du 31 décembre 1914, Jean Sèque recopie le texte venant de son neveu Louis Perret.

Encadré 2. *Journal* de Jean Sèque, 6 janvier 1915 (copie manuscrite de la lettre de Louis Perret datée du 31 décembre 1914).

« – Fragment du carnet de campagne – sans date –

Il pleut à ne pas mettre un chien dehors, les boyaux sont transformés en canaux et cependant il faut rester à croupir dans le fond de ces fossés ou risquer de se faire trouer la peau. Ce soir plus que d'habitude, les obus sifflent puis vous éclatent au-dessus de la tête en faisant un fracas de tonnerre. Les mouches (balles) ricochent et font un "miaô" imitant assez bien le miaulement du chat. Les fusées éclairantes ressemblent à de gros globes électriques que l'on descendrait lentement du ciel. Le tout ne me présage rien de bon pour l'aube. Les soldats qui auraient dû toucher des vêtements neufs depuis le 15 courant (nouvelle tenue) vont se trouver nus ou complètement en civil pour peu que ça dure. Certains soldats n'ont de militaires que la capote et le képi et encore quelques-uns ont des casquettes anglaises. L'effet

produit par la troupe est hilarant, tout le monde est disparate. Un tort à mon avis, c'est d'avoir complété nos rangs avec de vieux territoriaux (42 et 43 ans), l'homogénéité de notre bloc est brisée. L'active ne valait pas mieux que la réserve, au début ; maintenant, elle seule peut tenter un assaut. Nos territoriaux sont pleins de courage, mais l'élan physique est nul ou presque. Ces hommes sont excellents pour garder une tranchée et c'est tout. Une remarque en passant : "Au début, officiers et soldats criaient : à Berlin ! Aujourd'hui, ces mêmes gens ne songent qu'à une chose : retourner chez eux ou se faire évacuer sur l'arrière. Évidemment, le moral reste bon, mais l'entrain n'est plus le même, chacun aspire au repos". Si l'on va à quelques kilomètres en arrière de la ligne de feu, on en revient éccœuré, tant il y a d'embusqués de toutes sortes. Ces inutiles parquent en habits bien astiqués devant les femmes de l'endroit où ils se trouvent, ils font la guerre en dentelles. Je voudrais les voir ayant cinq centimètres de boue sur les vêtements et de l'eau jusqu'à moitié jambe comme nous, le tout assaisonné d'obus et de balles. Ce qu'il y a de plus fort, j'en suis certain d'avance, c'est que ce seront ces freluquets qui se poseront en héros à la fin de la campagne et raconteront des "souvenirs de campagne" à donner la chair de poule à leurs auditeurs. En réalité, ils n'auront vu des canons que la gueule encapuchonnée, des fusils sales ramenés du front et des Boches... que prisonniers. Sur Arras, les gros canons crachent, depuis trente minutes, d'une terrible façon, le ciel en est encore embrasé...

Parlons famille : j'ai reçu un paquet de mon oncle il y a deux jours, un de Daniel le lendemain et, enfin, aujourd'hui celui d'Yvonne, contenant [une] lampe électrique. J'aurais voulu voir Pierrot, lorsqu'il a revu sa Nénette [sa petite sœur Jeanne] à Cusset. Rien ne me manque que mes guêtres [en] cuir qu'Yvonne devait me faire envoyer de Corbigny. Le carnet que tu m'as envoyé part à dater de demain. Drôles de fêtes de fin d'année que j'ai passées ! Pas gaies pour deux ronds ! Et même l'aurais-je pu que je ne l'aurais pas fait, trop de pénibles souvenirs sont restés gravés au cœur. Allons ! Me voici au bout du papier et j'allais oublier de te souhaiter une bonne et heureuse année ainsi qu'à Madelon. J'espère que 1915 nous apportera paix et repos.

Meilleurs baisers, Louis. Bons souhaits à Jeanne ».

Le jeudi 8 juillet 1915 : « Je copie le carnet de campagne de Louis, il débute le 14 août 1914, jour de son départ de Cosne. Le début en Lorraine et en Alsace n'est pas très dur, c'est presque de la guerre pour rire, mais, après leur transport dans les environs d'Arras, ce n'est plus de même : le récit de certaines journées m'arrache souvent des larmes et qu'est-ce encore en comparaison de ceux qui supportent toutes ces intempéries et assistent à des scènes diaboliques et de carnage. Il ne peut y avoir de peines assez terribles pour ceux qui ont déchaîné toutes ces horribles choses ». Ce carnet ne nous est pas parvenu.

Le 14 juillet 1915 : « Renée a reçu ce matin une carte de Louis avec huit photos de lui, de ses camarades ou de lieux bombardés par les Boches ». L'échange de photos est constant entre le soldat au front et sa famille. À l'inverse, pendant les permissions, le soldat photographie les siens et emporte les clichés qu'il développera sur le front pour lui et pour les faire parvenir en retour à la famille. C'est, en tout cas, ce qui se passe lors d'une permission de Louis à Moulins (30 mai 1916). Le statut des photos durant la guerre a été suffisamment décrypté pour qu'il soit inutile de s'y attarder longuement : « Photographier n'est plus une affaire de professionnels, ni même de spécialistes, et sa pratique se diffuse parmi les soldats, jusque sur le front. L'expansion est telle que la censure, très rapidement,

demande sa réglementation, incriminant sans cesse les inconvénients que présente, dans la zone des Armées, le libre usage des appareils photographiques » (Beurier, 2005 : 162). En revanche, il est légitime de s'interroger sur le rôle de la photographie dans la socialité des tranchées, sur les échanges de photographies (don et contre-don). Ces pratiques et ces usages nous intéressent d'autant plus qu'ils soulèvent la question de la reproductibilité et de la pérennité de l'image (du portrait, le plus souvent), des liens qu'elle crée entre les soldats et leur famille. Sans négliger le texte qui accompagne l'image. Cela nous conduit à évoquer rapidement le portrait qui apparaît d'abord comme un moyen de reconnaissance, puisqu'il offre du soldat une image ressemblante et une connaissance de l'histoire dans laquelle s'inscrit le personnage représenté. En effet, pour Édouard Pommier (1998 : 26), « le portrait figuré est en concurrence avec le récit historique pour la célébration des hommes qui font l'histoire ». Sans négliger le texte qui accompagne l'image.

Ainsi donc la communication écrite (et, quelquefois « illustrée ») remplace-t-elle les contacts de proximité, physiques et oraux de l'avant-guerre. Elle tient lieu de nécessaire substitut à la vie relationnelle, familiale et moulinoise. La guerre de 1914-1918 a fait s'épanouir une floraison, imprévue à l'origine, mais durable, de ces lettres. Les autorités militaires le comprirent fort bien, qui instaurèrent une censure, dans la crainte de l'espionnage ennemi. Dès 1915, le Grand Quartier général met en place un contrôle postal. En 1916, c'est une moyenne de 124 000 lettres qui sont lues chaque semaine. Cette pratique relève un peu de l'enquête d'opinion. Une grille est établie et décline quelques grands thèmes à surveiller : l'hygiène, les jugements sur les chefs, l'arrière – c'est-à-dire les rapports avec les civils et l'influence des permissions (Prochasson, Rasmussen, 2004 : 60). Ce dernier item concerne directement l'évolution des pratiques de communication et du lien social. L'État-major comprend rapidement son rôle capital et la nécessité de canaliser les traces écrites du moral des combattants.

Les colis

Si les lettres permettent de renforcer le lien avec les familles, en retour, celles-ci veillent au bien-être de leurs combattants. Tout au long de la guerre, on envoie aux siens vêtements, nourriture, tabac, journaux, photos, objets divers. Le 21 octobre 1914, Pierre Coulhon fait passer cinq lettres de Louis à Jean Sèque. Comme il se plaint du froid, « nous lui avons préparé et expédié ce soir un petit colis composé d'un passe-montagne, de bandes molletières, d'un quart [250 grammes] de chocolat, d'un quart de pastilles au miel, d'un paquet de tabac avec du papier à cigarettes, de cartes postales militaires, et d'une lettre avec ses cartes, d'un morceau de savon, d'épingles de nourrice ; le tout pesant neuf cents et quelques grammes ». Le 14 décembre 1914, la famille Delhomme a envoyé un colis au fils sur le front, mais il a été vidé de son contenu. Jean Sèque s'indigne de ce comportement. Au début de 1915, Louis Perret, développant lui-même les photos qu'il prend sur le front, réclame du « papier photographique » ou du « papier au citrate ». Grâce au colis envoyé par

son oncle Sèque, le mardi 30 mars 1915, il reçoit le nécessaire : « Un châssis presse 13/18 pour photographie, deux pochettes de papier photo Lumière 13/18, trois paquets de tabac, trois [de] papiers à cigarettes, pastilles de miel, chocolat et sucre, le tout pesant 2 kilos 500. En raison de son poids, j'ai été obligé de faire l'expédition du colis par la gare ». Après avoir vanté les vertus de la correspondance, il convient de s'arrêter quelques instants sur ses limites. La patrie républicaine est certes perçue comme une grande famille, mais elle n'est pas exempte de dissensions internes.

Lien de citoyenneté et propagande officielle

D'un côté, Olivier Forcade (2005 : 50) a montré comment, au cours de la Première Guerre mondiale, les pouvoirs se sont efforcés d'encadrer les opinions publiques en censurant, du moins en procédant à l'euphémisation de toutes leurs formes d'expression sur les réalités du conflit. De l'autre, Jacques Ellul (1967 : 104) a établi que la propagande moderne naissait avec la Grande Guerre – l'une orientée vers l'extérieur et l'autre à usage interne, dans la presse. Fausses nouvelles, « bobards » qui finalement ne trompent personne, ou articles logomachiques d'exaltation qui ne touchent pas le public. En lecteur ordinaire, Jean Sèque est très capable de démonter cette prose patriotique, tant les situations, ridicules, ne correspondent à aucune réalité. Très tôt, le 7 octobre 1914, il s'indigne : les journaux se mettent à « raconter des contes à dormir debout, semblables à celui ci-dessous ».

« Dans le matin du dimanche 4 octobre, je lis : "Le château de la Belle au Bois Dormant." *Le Progrès de Lyon* relate, une fois encore, les curieux et terrifiants effets de nos obus de 75. Il s'agit d'un château occupé par les Allemands et bombardé par notre artillerie. "Lentement, prudemment, on avance, puis, plus vite, le premier étage est franchi ; d'un bond, l'escouade pénètre dans la grande salle ouverte, un salon. Elle s'arrête, le souffle coupé, devant une vision étrange, désormais inoubliable : surprise par l'effet foudroyant des nouveaux obus, toute la compagnie de Wurtembourgeois, aux uniformes gris, est là, pétrifiée soudain en pleine action. Les uns debout, s'appuyant aux fenêtres, continuent à viser le doigt sur la détente. D'autres jouent aux cartes et tiennent une cigarette. Ils sont tous encore si vivants, si réels qu'ils semblent prêts à reprendre le geste interrompu. Un officier, la bouche ouverte, dicte un ordre. Les expressions continuent à mimer les actes divers d'un corps de garde surpris par l'attaque. Il est une heure à peine, ces hommes ont inconsciemment respiré la mort et c'est plus terrifiant que le champ de bataille, que les plaintes des blessés".

Je crois qu'il faut vraiment être atteint aussi par un obus de 75 pour oser logger " toute une compagnie de Wurtembourgeois " dans un salon ; quel beau musée ça devait être !!! Allons, allons, monsieur le malin, ne nous lancez plus d'objets aussi gros » !

Le lendemain, même indignation :

« Je trouve de jolies choses dans le *Journal*, édition de Lyon, du jeudi 8 octobre, sous le titre : "Aux avant-postes, Garçon !" L'article commence par énumérer les vains efforts des soldats français pour faire sortir l'ennemi de sa tranchée.

"Tout à coup, un petit fantassin, qui avait servi lui-même comme 'verseur' dans plusieurs cafés parisiens et qui, avec tous ses collègues, avait eu à se plaindre de la concurrence germanique, se prit à crier de toutes ses forces : Garçon !

Comme mues par un même ressort, une douzaine de têtes carrées surgirent de la tranchée où, si obstinément, elles s'étaient tenues cachées. Cette vision soudaine donnait l'impression d'un de ses jeux de massacre si populaires dans les fêtes foraines, auxquels, enfants, nous essayâmes tous notre adresse. Celle de nos braves troupiers, mise au service de leurs lebel, ne manqua pas d'atteindre en plein mille cette cible qui s'offrait si obligeamment à eux. Tels des marionnettes, les douze 'Alboches' disparurent définitivement au fond de la tombe qu'ils avaient creusée de leurs propres mains".

Allons ! Un peu de sérieux le *Journal* ! Vous ne voyez pas ! C'est vous qui le répétez : les tranchées des deux adversaires placées à trois cents mètres et les occupants se lançant de la poussière dans les yeux ! Ce mot de "Garçon !" a dû être lancé, aussi, formidablement fort, pour qu'au milieu du champ de bataille et sous le bruit sans doute du canon, les habitants de la tranchée adverse, placée à trois cents mètres, aient pu entendre l'appel !... et si, dans l'avenir, on nous raconte l'histoire de cette guerre sur des bases de ce genre, je crois que nous serons bien renseignés et tout à fait édifiés !

Je trouve encore, dans le même numéro du *Journal*, sur le 75 : "Extrait d'une lettre de soldat, etc.", je passe un certain nombre de renseignements et j'arrive à l'histoire du musée :

"Ah ! C'est qu'il est terrible notre 75, notre 'petit cigare', comme nous l'appelons en campagne. Voulez-vous un exemple ? Le... septembre, un régiment d'infanterie ennemi venait de s'arrêter. Les faisceaux étaient formés et les hommes ouvraient leurs sacs pour casser la croûte. Surpris par la mitrailleuse, 1 500 hommes sont restés sur place dans la position qu'ils occupaient au repos. Un officier qui se 'barbifiait' a été trouvé le rasoir à la main, comme frappé par la foudre. D'autres avaient les yeux grands ouverts, la sourire sur les lèvres, d'autres encore coupaient leur pain. On eût cru se trouver dans un musée".

En effet, il était beau le musée ! Historiens de l'avenir, vous pouvez puiser dans la collection des journaux, vous y trouverez beaucoup de renseignements » !

L'éclipse de la communication écrite

Joie de la permission et tristesse du retour au front

Soldats réservistes ou territoriaux et soldats du front malades bénéficient de permissions dès 1914, ou au premier semestre 1915. Ce n'est que le dimanche 4 juillet 1915 que Jean Sèque écrit : « Beaucoup de monde à se promener sur les cours et place de la Gare. On parle qu'il sera donné, à tour de rôle, des permissions de quatre jours aux soldats du front, en commençant par ceux qui y sont depuis les premiers jours ; si cela était, Louis pourrait peut-être venir ». Le lendemain, 5 juillet :

« Ce que l'on racontait hier au sujet des permissionnaires est vrai ; il en est arrivé un ce soir à 2 heures que nous connaissons : M. Lesage, adjudant-chef au 10^e chasseurs à cheval, sa femme a reçu l'avis de son arrivée par un télégramme quelques heures avant. Quelle heureuse surprise pour toute la famille ! Aussi tous avaient été l'attendre à la gare. Il a dit bonjour en passant à Jeanne et à Renée. Nous serions bien heureux qu'il en arrive de même à Louis et qu'il nous tombe un jour sans tambour ni trompette. Quatre jours, c'est bien peu, mais, malgré tout, quel bonheur pour les familles de se voir quelques instants » !

En effet, les permissionnaires du front arrivent de plus en plus nombreux à Moulins, et c'est l'occasion pour Jean Sèque de revoir les fils de ses amis. Enfin, le 29 juillet 1915, Louis arrive chez ses beaux-parents à Cusset pour retrouver sa femme et ses enfants. Le samedi 31 juillet 1915 :

« Vers 4 heures, mon beau-frère Pierre est venu nous communiquer une dépêche de Louis annonçant qu'il viendrait chercher Pierrot le lendemain et qu'il passerait la journée. Comme nous étions en train de discuter sur l'heure du train du lendemain matin, nous entendons ouvrir le portail. Jeanne regarde : "C'est Louis – dit-elle – c'est Louis !" Quelle bonne surprise et comme nous étions heureux de le voir ! Il est en très bon état et très frais, son teint n'est pas bronzé plus qu'à l'ordinaire et il respire la santé, ce qui nous a fait bien plaisir. Les questions se croisent, on a tant de choses à se demander. Son moral est très bon. Il ne désespère pas de la victoire, mais ce sera très long encore : peut-être un an ! À 5 heures et demie, nous partons l'accompagner avec Renée à la rue des Grèves [résidence du beau-père de Louis] et, tout le long du chemin, questions et réponses en masse. Arrivés là-bas, embrassades avec Madeleine, et son petit Pierrot est tout interloqué, il regarde son père sur toutes les coutures et sûrement ne le reconnaît pas, il en reste bouche bée. Comme mon beau-frère ne peut coucher Louis, il revient à la maison où il dîne et couche. Il salue au retour diverses familles amies : MM. Chassignol, Judet, Delhomme et autres que nous trouvons par les rues. Nous passons une très bonne soirée en narrant de chaque côté ce qui a pu se passer pendant cette longue année : petit moment d'intimité familiale bien doux. Vers 10 heures et demie, nous allons nous reposer. [...] C'est, aujourd'hui samedi, l'anniversaire de la fameuse journée de l'affichage de la mobilisation. Quand on pense à cette fameuse journée, on en tremble encore ! ».

Les retrouvailles ne concernent à l'évidence pas seulement les membres de la famille, mais aussi les amis.

Le 7 août, après avoir terminé son séjour auprès de son épouse et de ses enfants, le soldat doit retourner au front en prenant son train à Moulins : « Louis a un très bon moral et [il] est parti gaillardement. Il est bien comme tout le monde : ça [a] bien dû être poignant la séparation ce matin avec sa petite nichée, mais rien ne paraissait et cela nous a fait grand plaisir. Avant notre départ de la maison, il a encore pris le temps de nous photographier en sortant de la maison ». Le comportement de Louis est conforme aux critères en usage à l'époque et exemplaire dans sa maîtrise de l'expression des sentiments : c'est une politesse à avoir envers les autres et une marque de virilité, les larmes étant l'apanage des femmes et surtout pas des soldats ! Louis, en tant que caporal fourrier, marque ainsi la conscience qu'il a du devoir à accomplir envers son pays. Jean Sèque n'oublie pas, au moment du départ, de glisser de l'argent à Louis pour ses dépenses. Lors des autres permissions, le retour au front deviendra de plus en plus difficile, mais Louis assumera son rôle jusqu'à sa captivité.

Tout cela est commun aux autres mobilisés. Dans son ouvrage sur les journaux de tranchées, Stéphane Audoin-Rouzeau (1984 : 159-160) rappelle opportunément, que ce n'est pas uniquement leurs proches que ces soldats regrettent de quitter à l'issue de leur permission : « Il nous semblait laisser derrière nous le monde civilisé, celui de la joie, de l'espoir, des civils ». Il insiste sur l'ambivalence du regard des soldats porté sur l'arrière : « Cette population si méprisée, si décriée, c'est finalement une joie sans partage que de se retrouver en son sein et un véritable arrachement que de s'en séparer ». Participation élective donc : il est étrange de

constater que les soldats ont besoin de cette composante du lien social presque qu'autant que du lien de filiation – l'une comme l'autre permettent de renouer des liens au moment des permissions.

La communication aléatoire (lettres et colis) : les prisonniers de guerre

Le 14 juin 1918, Jean Sèque signale : « J'ai appris aujourd'hui que le régiment de mon neveu Louis avait fortement donné aux environs de Montdidier ces jours derniers, qu'il y aurait beaucoup de prisonniers et que les pertes seraient lourdes aussi ». Les lettres de Louis ne parviennent plus à sa famille à partir de cette date. Le 22 juin, un informateur évoque la possibilité que Louis soit prisonnier de guerre. Le 23 juin 1918, Gillet, un Moulinois ami de Louis et lui-même sur le front, confirme que Louis est prisonnier. Le 26 juillet 1918 : « Ma nièce Madeleine est venue nous dire dans la journée qu'elle avait reçu une carte et une lettre de Louis. Il est interné à Cassel [ville de Hesse, entre la Rhénanie et l'Allemagne du Nord]. La carte dit que la santé et le moral sont bons, et, dans la lettre, il demande divers objets en donnant son adresse ». Le lendemain, le beau-frère de Jean Sèque lui transmet des cartes envoyées par la femme de Louis, qui les a reçues de son mari : « La première, datée du 22 juin, sans adresse, était ornée d'un coup de cachet-tampon : "Ne pas écrire avant d'avoir reçu la 2^e correspondance" ». La deuxième est datée de Cassel – le 26 juin – à l'adresse suivante :

« Camp de prisonniers de guerre à Cassel (Allemagne)
Envoi de (nom et prénom) Perret Louis adjudant
N° 2942, compagnie n° 1/2, groupe n° 48
Cassel, le 26 juin 1918

Prisonnier depuis le 9 sans blessure, en bonne santé, moral excellent, confiance inébranlable. Sommes bien traités, en suis très surpris. Ai besoin nécessaire de toilette, couture, n'ai plus rien. Avertir parents et Charles Antoine qui penseront à colis. Réclamer mes deux cantines à sergent Jamet au bataillon et, dès réception, m'envoyer effets, linge, chaussures, rasoir. Pour colis, se servir de caisses légères et coller à l'intérieur la liste du contenu. Pouvez envoyer autant de lettres que voudrez. Courage, espoir, tendres baisers. Louis ».

Le 21 août, un colis part de Moulins pour l'Allemagne à l'intention de Louis, de la part de Jean Sèque. Le 27 août : « Mon beau-frère nous a envoyé en communication deux correspondances de Louis [à son épouse] : premièrement une lettre de Cassel, du 23 juillet dont copie » :

« Ma déception est grande, car je croyais avoir bientôt une lettre de toi et il n'en sera rien. Ce retard est imputable à un changement de camp que nous allons faire. Espérons qu'après ce déménagement nous serons plus sédentaires et que tout ira régulièrement. Dès que tu auras mon adresse, fais partir ce que tu as préparé. J'envoie en même temps que cette lettre une carte à l'oncle d'Algérie qui sera content de voir que je ne l'oublie pas. La santé reste bonne, jamais je n'aurais cru mon organisme aussi solide. Nous suivons de cœur nos camarades dont les exploits nous préparent la libération. Quel jour de bonheur que celui de notre retour auprès des êtres chéris ! La période d'épreuves aura été

ture, mais fera d'autant mieux goûter la joie du foyer. Ici le caractère se bonifie et plus d'un d'entre nous envisagera l'existence d'une tout autre façon qu'il ne l'avait connue jusqu'alors. Les journées s'écoulent monotones et toutes semblables ; quelques parties de cartes sont le seul délassement que nous ayons, mais nous en usons avec modération, car les maux de tête, inhérents à notre faiblesse, nous rappellent bien vite à la réalité. J'ai sur moi tes photos, mais pas celles des enfants, joins-les moi donc à une de tes lettres ainsi que celle de Madelon. Sait-on ce qu'est devenu M. Château ? Donne-moi son adresse si possible au cas où nous irions dans le même camp. Mon régiment, ou le dépôt, te renverra de l'argent qui m'était dû ; il n'y en aura pas beaucoup, mais enfin rien n'est à dédaigner, surtout maintenant. Et les petits que font-ils, que disent-ils ? Parlent-ils de leur papa ? La fin de l'année scolaire est proche. Pauline a-t-elle passé son brevet ? Et mon gros Charlot devient-il adroit de cette gauche ? Mère voit-elle son commerce prospérer ? Madeleine ira certainement passer quelques jours auprès de toi ; profitez-en pour m'écrire souvent, bien souvent, j'allais oublier que ma feuille a une fin et, pourtant, je continuerais longtemps, puisqu'il me semble être près de toi et c'est si doux. Embrasse toute la famille pour moi. De ton petit homme de bien tendres baisers et douces caresses. Louis ».

Jean Sèque ajoute :

« Cette lettre est écrite sur un papier spécial des camps de prisonniers. Deuxièmement, une carte nous est communiquée en même temps, elle est datée de Crossen-sur-Oder du 26 juillet et dit :

Perret Louis Y 2427 adjudant 295^e R I
Prisonnier de guerre au camp de Crossen-sur-Oder
Brandenburg – Allemagne ».

Le mercredi 4 septembre 1918 : « Madeleine nous a communiqué une lettre de Louis envoyée par Yvonne ; elle est de Crossen, 3 août 1918. Il se plaint de leur situation, et n'a encore reçu ni lettres ni colis. C'est un moment dur à passer, n'ayant comme nourriture que des choses immondes. On lui a dit qu'il faisait très froid dans la région et il demande des souliers – mais un seul par colis pour que l'on ne [les] lui enlève pas –, un chandail, et des chaussettes de laine. Il donne quelques conseils à sa femme sur différentes affaires ».

Le mercredi 11 septembre 1918 :

« J'ai reçu ce matin une lettre de ma nièce Yvonne me communiquant une lettre de Louis du 17 août. Il n'a encore à cette date reçu aucune lettre ni colis, de personne, et se trouve dans un état d'inquiétude très compréhensible. Les premières lettres le soulageront énormément. Il parle de nouveau du gendre de Faulconnier. Ils se distraient l'un l'autre en parlant de Moulins et du pays. Deux ou trois mots sont rayés au crayon bleu par la censure, mais ils restent très lisibles ; ce n'est donc pas très méchant. Il donne à sa femme quelques instructions au sujet des colis et recommande pour le début des colis d'un kilogramme ; ils iront plus vite, dit-il. Le chocolat est d'une utilité insoupçonnable ! Il parle de ses enfants, de leur instruction et leur éducation. Il donne les dates auxquelles ils ont droit de faire des correspondances ; ce sont les suivantes : le 2 une lettre – le 7 une carte – le 12 une carte – le 17 une lettre – le 22 une carte – le 27 une carte. Il demande des boules de gomme pour faire de la colle ! [...]

En même temps que cette lettre, Yvonne a reçu la première carte juste après la prise de Louis ; c'est une carte française qu'il devait avoir sur lui servant à la correspondance des "Armées de la République", elle est datée du 10-6-18, et portant seulement les mots suivants : "Prisonnier, non blessé, bonne santé" et sa signature, trois empreintes de cachets allemands et le cachet de Cusset du 10-9-18. Sa lettre nous donne confiance et, dès qu'il aura eu la première lettre, il sera bien plus tranquille et son moral ainsi que sa santé s'en ressentiront ».

Le mercredi 25 septembre 1918 :

« Mon beau-frère a reçu une carte de Louis datée du 27 août, dont copie :

“L’oisiveté me fait paraître le temps affreusement long et d’autant plus que je n’ai encore rien reçu ni d’Yvonne ni de Moulins. Vivons en parfaite amitié avec le gendre de M^{me} Faulconnier qui me sauve la mise en attendant les colis ; santé reste bonne. Avec ma tante, entendez-vous donc pour me fabriquer un sac de couchage dans un vieux drap, car c’est un supplice que de coucher tout habillé durant des mois et il y en a assez d’autres sans cela. Pense continuellement à vous tous et vous embrasse bien fort. Louis ».

Commentaire du *Journal* à la lecture de ces lignes : « On peut faire cette réflexion : chez nous, on soigne ces bandits boches beaucoup trop bien en comparaison des souffrances que l’on fait endurer aux nôtres, et, quand, ces jours, se voyant perdus, on les entend pousser leurs jérémiades et essayer de se faire passer pour de petits saints, cela fait bondir ».

Lundi 14 octobre 1918 :

« Mon beau-frère m’a communiqué une lettre de Louis que lui avait envoyée Yvonne. Elle est datée du 3 septembre et il annonce que, le 1^{er} septembre, il avait reçu son premier colis et que, le 2, il avait reçu une lettre ; il était fou de joie, il ne se sentait donc plus aussi seul maintenant qu’il était en communication avec la famille ; le moral est toujours bon ainsi que la santé. Nous lui avons envoyé aujourd’hui un colis d’un kilo ».

Mercredi 23 octobre 1918 : « Mon beau-frère a reçu une lettre d’Yvonne et, en même temps, une carte de Louis du 8 septembre dernier. Il a reçu le 2^e colis, pas d’autres lettres et rien de Moulins. Sa santé, à cette époque, était toujours bonne. Il a retrouvé dans son camp un de ses anciens collègues de Châtillon ». Le vendredi 25 octobre 1918, Jean Sèque envoie en Allemagne un colis de pommes de terre. Mardi 29 octobre 1918 :

« Ma nièce Madeleine nous a communiqué, venant d’Yvonne, une lettre du 18 septembre, une carte du 22 et une autre carte du 28 septembre, venant de Louis. Il s’accorde toujours en bon ami avec M. Cantraine, le gendre de M. Faulconnier. Il ne se plaint pas, et, avec les colis et les lettres, si ce n’était le manque des êtres chers, la vie pourrait être possible. Il ne se plaint pas du service de surveillance et dit que la censure vis-à-vis d’eux est assez large. Jusque-là, il reçoit bien ses lettres et ses colis. Nous n’avons donc qu’à souhaiter qu’il ait une bonne santé ».

Mercredi 30 octobre 1918 : « Yvonne a envoyé une lettre de Louis du 3 octobre. Il est toujours en très bons termes avec Cantraine, c’est même lui qui lui fournit du tabac. La vie ne paraît pas leur être trop dure, avec colis et lettres toutefois ; la surveillance paraît être beaucoup plus douce. Il dit avoir fait un calendrier de 120 jours. Il a dû le commencer au début d’octobre, il compte donc sur la délivrance vers fin janvier. Si la chose pouvait donc être vraie, combien d’heureux cela ferait dans tout l’univers ! La chose est possible, car tout continue à bien marcher [sur le front pour les Alliés]. La distribution des colis et des lettres [aux prisonniers français en Allemagne] se fait d’une façon régulière maintenant, mais il en a eu un où il ne restait plus que l’enveloppe » !

Le mercredi 13 novembre, deux jours après l’armistice, alors que l’Empire allemand est en pleine décomposition politique et sociale, Jean Sèque écrit : « J’ai envoyé à Louis un colis d’un kilo. Nous n’avons rien reçu d’Yvonne ces temps.

Y aurait-il retard dans la correspondance ou serait-il malade lui là-bas ? Je suis inquiet ». Le 14 novembre : « J'ai écrit à Louis, recevra-t-il ma lettre ? Je souhaite qu'à son arrivée il soit déjà en France ». Ensuite, un silence pénible pour la famille ; le vendredi 29 novembre 1918 : « Reçu, avec la mention "Retour à l'envoyeur", la dernière lettre que j'ai écrite à Louis ». Mercredi 4 décembre 1918 :

« Nous avons reçu de Louis, sous une même enveloppe, deux photographies : une où il est avec Cantraine et une autre avec plusieurs de ses collègues du 295^e. Il ne paraît pas être en mauvais état. L'une est datée du 26 octobre et l'autre du 31 du même mois. J'ai vu M^{me} Cantraine ce matin ; elle a reçu, elle aussi, une photographie où est Louis. À une heure, mon beau-frère est venu nous communiquer une lettre de Louis datée du 18 octobre ».

Enfin après des jours d'angoisse : « Mon beau-frère m'a fait communiquer à midi un télégramme venant de Louis, daté de Paris : « 42312 – 11619 - 15 h 25 = clé = Évasion réussie je rejoins dépôt Bourges = Louis = ».

Conclusion

Le 31 juillet 1919, Jean Sèque conclut son *Journal* : « La guerre paraît être finie ! Ce griffonnage n'a donc plus raison d'être puisque mon barbouillage, dans ma pensée, n'était ouvert que pour la durée de la guerre. Je n'ai plus en ce moment qu'à enregistrer la température, il est temps de me taire ». Témoignages de vies, expériences de morts, son propos est désormais sans objet. Il manifeste éloquentement l'irruption de l'écrit dans la vie des Français pendant la Grande Guerre. Mutation majeure. Nécessité impérieuse pour Jean Sèque à l'imitation des carnets de la guerre de 1870 et sans que la durée de la tâche soit prévisible. Le classeur où sont rangés les feuillets manuscrits signale MON JOURNAL, rédaction personnelle, libre de toute censure, qui n'est pas à proprement parler un journal intime. En effet, fils de paysans et chef d'entreprise, Jean Sèque n'est surtout pas un adepte de l'introspection. Les relations interpersonnelles et leur évolution, au fil des jours, motivent son initiative et consolident son projet d'écriture. En ce sens, il est le *témoin*, l'*informateur* qui permet, de nos jours, de reconstituer la nature de ces relations, à Moulins d'abord et, plus largement, dans le département de l'Allier.

En reproduisant le résumé ou l'intégralité des lettres de son neveu au front, en entrecroisant les mots des uns et des autres, en insérant un fragment de carnet de guerre, il met en abyme un autre écrit, tout aussi capital l'évolution des pratiques de communication et du lien social, dans l'écrit principal. La polyphonie du *Journal* rappelle à qui sait lire la dimension personnelle et collective de l'histoire.

Jour après jour, le « griffonnage » ou le « barbouillage » dévoile, à la manière des poupées gigognes, les mutations qui ont affecté l'évolution des pratiques de communication et du lien social sur le front ou à l'arrière. Combiner la grille de lecture des *sic* et le travail de l'historien sur un texte oublié en révèle la valeur archivistique et pédagogique, sans sensationnalisme, en ces temps de commémoration du « grand carnage ».

Références

- Almeida F. d', 2003, *La Manipulation*, Paris, Presses universitaires de France.
- Apollinaire G., 1991, *Journal intime : 1898-1918*, Paris, Éd. du Limon.
- Audoin-Rouzeau S., 1984, *Les Soldats français pendant la guerre de 1914-1918 d'après les journaux de tranchées*, thèse de doctorat en histoire, Université Clermont-Ferrand-II.
- Bardin L., 1980, *L'Analyse de contenu*, Paris, Presses universitaires de France.
- Barthas L., 1978, *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier : 1914-1918*, introduction et postface de R. Cazals, Paris, Éd. La Découverte, 2003.
- Benoist S., Daguet-Gagey A., Hoët-Van Cauwenberghe C., Lefebvre, S., 2009, *Mémoires partagées, mémoires disputées. Écriture et réécriture de l'histoire*, Metz, Centre de recherche universitaire lorrain d'histoire.
- Beurier J., 2005, « La Grande Guerre, matrice des médias modernes », *Le Temps des médias* 4, pp. 162-175. Accès : www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2005-1-page-162.htm. DOI : 10.3917/tmd.004.0162. Consulté le 14/03/14.
- Blanchot M., 1959, « Le journal intime et le récit », pp. 229-241, in : Blanchot M., *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard.
- Bouchardon S., 2007, *Un laboratoire de littératures : littérature numérique et Internet*, Paris, Bibliothèque publique d'information/Centre Georges-Pompidou.
- Bouculat J., 1946, *Aux avant-postes. Pendant le siège de Strasbourg, 1870. Mémoires inédits d'un soldat bourbonnais*, éd. et prés. par P.Vernois, Moulins/Strasbourg, Crépin-Leblond/Librairie de la Mésange.
- Braud M., 2006, *La Forme des jours. Pour une poétique du journal personnel*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Busseron G., 1989, « Souvenirs de la guerre de 1870 par un paysan mineur bourbonnais, Jean Clemenson », *Bulletin des Amis de Montluçon*, 40, pp. 121-129.
- Certeau M. de, 1974, *La Culture au pluriel*, prés. par L. Giard, Paris, Éd. Le Seuil, 1993.
- Debray R., 1999, « Trace, forme ou message », *Les Cahiers de médiologie*, 7, pp. 27-47.
- DeVito J. A., Chassé G., Vezeau C., 2001, *La Communication interpersonnelle*, Saint-Laurent, Éd. Le Renouveau pédagogique, 2008.
- Didier B., 1976, *Le Journal intime*, Paris, Presses universitaires de France.
- Domier C., Dulong R., eds, 2005, *Esthétique du témoignage*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme.
- Dufief P.-J., 2000, *Les Écritures de l'intime : la correspondance et le journal*, Paris, H. Champion.
- Ellul J., 1967, *Histoire de la propagande*, Paris, Presses universitaires de France.
- Forcade O., 2005, « Voir et dire la guerre à l'heure de la censure (France, 1914-1918) », *Le Temps des médias*, 4, pp. 50-62. Accès : <http://www.histoiredesmedias.com/-04-Diret-et-montrer-la-guerre-.html>. Consulté le 9/03/14.
- Fleurdorge D., 2001, *Les Rituels du président de la République*, Paris, Presses universitaires de France.
- Gusdorf G., 1990, *Les Écritures du moi*, Paris, O. Jacob.

- Hénaff N., 2011, « Blog : un journal intime comme mémoire de soi », *Conserveries mémorielles*, 10. Accès : <http://cm.revues.org/920>. Consulté le 14/03/14.
- Hervieu-Léger D., 1990, « Renouveaux émotionnels contemporains », pp. 219-241, in : Champion F., Hervieu-Léger D., dirs, *De l'émotion en religion. Renouveaux et traditions*, Paris, Bayard.
- Julien É., 2009, *Paris, Berlin. La mémoire de la guerre 1914-1933*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Laby L., 2003, *Les Carnets de l'aspirant Laby : médecin dans les tranchées*, éd. prés. par S. Audoin-Rouzeau, Paris, Hachette.
- Lamizet B., 2002, *La Médiation culturelle*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Lejeune P., 1971, *L'Autobiographie en France*, Paris, A. Colin.
- 2006, *Le Journal intime : histoire et anthologie*, Paris, Éd. Textuel.
- Lis J., 2000, « L'insertion de la lettre dans le journal et les enjeux de la pratique diaristique », pp. 287-296, in : Dufief P.-J., *Les Écritures de l'intime*, Paris, H. Champion.
- Mucchielli A., 2005, *Études de communications : approche par la contextualisation*, Paris, A. Colin.
- Nora P., dir., 1997, *Les Lieux de mémoire*, tome II, *La Nation, le territoire, l'État, le patrimoine*, Paris, Gallimard.
- Paugam S., 2009, *Le Lien social*, Paris, Presses universitaires de France.
- Pommier É., 1998, *Théories du portrait. De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Gallimard.
- Prochasson C., Rasmussen A., dirs, 2004, *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, Éd. La Découverte.
- Richmond V. P., Mc Croskey J., 2004, *Non verbal Behaviors in Interpersonal Relations*, Boston, Pearson.
- Ricœur P., 2003, *La Mémoire, l'histoire et l'oubli*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Sèque J., 2009-2011, *Moulins pendant la Grande Guerre (1914-1918). Journal de Jean Sèque*, 2 tomes, mise au point du texte, commentaires et notes par S. Vilatte, Moulins, Société d'émulation du Bourbonnais.
- Simonet-Tenant F., 1966, *Le Journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Téraèdre, 2004.
- Veyrat-Masson I., 2005, « Présentation », *Le Temps des médias*, 4, pp. 5-9.
- Yonnet P., 1999, *Travail, loisir, temps libre et lien social*, Paris, Gallimard.